

Tam

26 Sept. 42  
10

# ANDRÉ GIDE AU DÉSERT

par Roger GIRON

ANDRÉ GIDE ne peut pas se fixer (et ce n'est pas sa moindre séduction). A Paris, jadis, il était insaisissable, ne s'arrêtant que quelques jours entre un séjour à Guerville et un voyage. Depuis deux ans, le Midi l'a d'abord retenu, au certain le Midi, pas cette Côte d'Azur bruyante et artificielle qu'il déteste. Il a demandé asile aux collines de l'Estérel dont les lignes si pures sont grecques déjà, et d'où le regard peut embrasser au panorama sans fin, fait d'abord de forêts d'oliviers, puis de la plaine parfumée qui s'étend doucement de Grasse jusqu'à Cannes, et enfin de la mer. Par temps clair, on distingue même la masse verte sombre de l'île de Corse. Admirable paysage lumineux et chaud où triomphe l'été, de toutes les saisons celle que préfère Gide.

J'aime l'été fait, robuste, la violente paix du soleil, et il écrit. J'aime cette heure de midi, quand, aux chants aigus du matin, succède un accablement sur la plaine, que sur les champs fatigués l'air vibre, et que dans le sillon brillant le mauveard étend ses ailes. Dans le bois étouffant j'ai marché, respirant l'odeur des fougères, jusqu'au bord du bois, jusqu'au soir. C'est pour l'été normand, l'été de Guerville. Pour le retrouver plus parfait, encore et plus implacable, Gide a quitté le promontoire ensoleillé de Grasse ; une fois de plus, il a traversé la mer.

C'est à Tunis qu'il travaille, à Sidi bou Saïd plus exactement, c'est de Tunis qu'il envoie au *Figaro* ces amusantes *Intimités imaginaires* et ces chroniques où, sur les sujets les plus rebattus, la poésie par exemple, il nous fait part d'opinions toujours neuves. On m'a conté que, dans les premières semaines de son séjour, ne disposant que d'une étroite pièce assez mal installée, l'écrivain allait demander l'hospitalité à un libraire de la ville, le bon libraire Marcel Fournier, et qu'il écrivait, dans l'arrière-boutique, sur une petite table de bois blanc. Qu'advient-il de ces méditations de l'exil ? Surtout, n'allez point le demander à Gide. Il vous répondrait qu'il n'en sait rien et se serait vrai peut-être. Et puis, il n'aime pas parler de ses projets, s'il en a. Il lui plaît mieux l'évoquer, avec quelques amis lus, les grands événements qui bouleversent le monde et devant lesquels il réagit avec le frémissement de passion que l'on peut deviner, ou encore de traiter quelque problème de poésie ou de métrique devant les collaborateurs de *Fontaine* ou de telle autre de ces jeunes revues qui ont toujours sa sympathie.

L'occasion est donc bonne de rappeler qu'il y a cinquante ans que Gide a découvert le ciel et la terre d'Afrique. Ce fut un tournant dans sa vie. Il avait alors vingt-quatre ans. Une enfance chétive l'avait contraint d'interrompre à douze ans les études commencées à l'École Alsacienne de Paris. Il avait dû voyager et vivre à la campagne. Il était rentré à l'École juste assez pour y faire sa rhétorique et se lier avec Pierre Louys — dont le nom s'écrivait encore avec un i, comme celui de son père. Il était déjà fou de littérature et préparait les *Cahiers d'Inarré Walter* qui allaient paraître en 1894, sans nom d'auteur et chez deux éditeurs à la fois, dans une indifférence à peu près générale, sauf qu'ils avaient beaucoup plu à Maurice Barrès et à Marcel Schwob. Et puis, on l'avait vu, jeune bourgeois timide et silencieux, un peu dédaigneux, aux réceptions de José-Maria de Hérédia et aux mariages de Stéphane Mallarmé. Il venait d'écrire *Le Voyage d'Urien*, imaginaire randonnée au pays du symbolisme, qui allait être suivi d'un voyage, réel celui-ci, en Afrique, en compagnie de Paul-Albert Laurens, le fils du peintre.

André Gide n'a jamais oublié l'impression merveilleuse qu'il ressentit à son arrivée à Tunis. C'était encore, bien que déjà

très abîmée par les grands bonheurs qui la traversent, et il note, c'était encore une ville classique et belle, uniforme harmonieusement, dont les maisons blanches semblaient s'illuminer au soir, finement, comme des lampes, allégresse. Foulques malade, et gravement atteint, Gide passa dans Biskra l'hiver de 1893-1894. Ce premier contact avec une terre d'outre-mer, avec des

et je me fatiguais très vite. Je préférais les chemins ombreux dans les palmes, les jardins de Ouadi, les villages. Mais, l'an passé, je fis d'énormes promenades. Je n'avais d'autre but que de ne plus voir l'oasis. Je marchais, je marchais jusqu'à me sentir en fin immensément seul dans la plaine. Alors je commençais de regarder. Les sables avaient des volutements d'ombre au versant

cette idée. Dans ses promenades, il a emporté quelques livres, mais c'est en vain qu'il a essayé de lire. « Ce pays capote mon regard, plein d'angoisse, entre la matière brute et la vie. Il ne s'agit même plus de culture, mais d'existence simplement. Ici, tout invite à la mort... » Il soubaillera d'être plante, pour savoir, après des mois torrides, ce qu'est la volupté d'un peu d'eau.

Je veux terminer cette chronique sur une anecdote qu'André Gide rapporte, avec une grande bonhomie, dans l'un et l'autre de ses livres africains. Il voyageait avec un ami, du côté de Biskra. C'était le soir. Les deux compagnons songeaient à s'installer le mieux possible pour la nuit et, déjà, avec leurs sacs et leurs manteaux, ils avaient retenu, dans leur compartiment de chemin de fer, plus de place que de raison. Occupant les deux coins du fond, deux Anglais les regardaient sans rien dire. Or, survint un Anglais qui s'informa des places libres et n'en prit qu'une. Le train partit. Et voici ce qui se passa : lentement, presque irrésistiblement les deux jeunes femmes et leur compatriote s'éclaircissent et finalement, c'est eux qui profitèrent des places retenues par les deux Français. Cependant, l'Anglais disait aux femmes : « Ces Français sont bien étonnants ! Ils commencent toujours à prendre plus de place qu'il ne leur en faut. Mais ils ne savent pas la garder... » Et il ajouta, en riant : « Alors, c'est l'Anglais qui en profite... » Cette petite histoire sans méchanceté n'a pas été écrite pour les besoins de la cause, puisqu'elle remonte à l'hiver de 1904. Mais paraît-elle si vieille ?



GIDE, PAR P.-A. LAURENS  
(Extrait de « Dostoïevsky », éditions Henri Jouaquinès et Cie)

XIV 20981

mœurs différentes et d'autres croyances, cette révélation de la civilisation arabe eurent sur lui et sur son œuvre une influence décisive. On peut la mesurer à la simple lecture des *Nouritures Terrestres*, de *l'Immoraliste*, d'*Amignas*. N'était-ce pas déjà pour protester contre certaine atmosphère des créances et des salons que, rentré à Paris, guéri, il avait écrit *Paludes*, introduction aux enthousiasmes et aux ferveurs des *Nouritures*, livre unique que la critique ne sut pas discerner, mais qui pouvait se passer d'elle ? N'est-ce pas, en Tunisie, que Michel, le héros de *l'Immoraliste*, fait son voyage de noces et n'est-ce point dans le petit cimetière français de Touggourt qu'il abandonne le cadavre de Marceline ?

C'est peut-être avec *Amignas* qu'il serait le plus aisé de composer une petite anthologie africaine d'André Gide. L'auteur y relate ses impressions d'un voyage en Tunisie au printemps de 1896 et celles d'un séjour en Algérie dans l'hiver de 1903-1904. On le sent littéralement obsédé par l'Afrique. « Je projetais d'écrire un livre sur elle, nous dit-il. Je travaillai tout l'été d'après mes souvenirs. Souvenirs imprécis ; l'immediat leur manquait, et je n'en savais plus rien faire. Je travaillais en vain. De ce pays je ne me remémorais que les délices, ce qui précisément m'y attirait encore... Je décidai d'y repartir une dernière fois, sous prétexte de préciser chaque particularité de saveur... » Ainsi s'embarqua-t-il pour la sixième fois... qui ne devait pas être la dernière. L'obsession dure encore, le charme n'est pas rompu.

Nul plus que Gide n'aura été sensible à l'étendue vague du désert. Il le décrit avec une admirable et sèche précision : « J'aime infiniment le désert. La première année, je le craignais un peu à cause de son vent et de son sable, puis dans l'absence de tout bruit, je ne savais plus mar-

chandise. Dans ses promenades, il a emporté quelques livres, mais c'est en vain qu'il a essayé de lire. « Ce pays capote mon regard, plein d'angoisse, entre la matière brute et la vie. Il ne s'agit même plus de culture, mais d'existence simplement. Ici, tout invite à la mort... » Il soubaillera d'être plante, pour savoir, après des mois torrides, ce qu'est la volupté d'un peu d'eau.